

Entretien avec Catherine Mavrikakis: Oscar de Profundis (2016) la pandémie de la "mort noire", à Montreal

*Interview with Catherine Mavrikakis:
Oscar de Profundis (2016) "black death"
pandemic in Montreal*

*Entrevista com Catherine Mavrikakis:
Oscar de Profundis (2016) a pandemia da
"morte negra", em Montreal*

Licia Soares de Souza*
Universidade do Estado da Bahia
Université du Québec à Montréal

* Professora aposentada da UNEB e professora associada na Université du Québec à Montréal. Integra o corpo permanente do programa Pós-Cultura da Universidade Federal da Bahia e do programa Crítica Cultural da UNEB.

SOUZA, Lícia Soares de. Entrevista com Catherine Mavrikakis: Oscar de Profundis (2016) pandemia da "morte negra", em Montreal. *Léguas & Meia*, Brasil, v. 13, n. 1, p. 9-11, 2021.

Catherine Mavrikakis é uma escritora canadense acadêmica e premiada que vive no Quebec. Filha de um pai grego que cresceu na Argélia e de uma mãe francesa, nasceu em Chicago e cresceu em Anjou, Montreal-Nord, St. Leonard, na França e nos Estados Unidos. Ela se estabeleceu em Montreal em 1979.

Licia Soares de Souza: Catherine Mavrikakis, votre roman *Oscar de Profundis* s'inscrit de façon magistrale dans notre contemporain vécu en 2020/2021 alors qu'une expérience inouïe pour la planète a suspendu du jour au lendemain les activités les plus chères aux communautés traditionnelles, aux espaces urbains, aux ambiances familiales, etc. Est-ce que c'était une prémonition ou une analyse sémiotique ponctuelle d'une écrivaine qui sait mettre le doigt sur les dysfonctionnements des sociétés mondialisées ?

Catherine Mavrikakis: Je pense que c'était une analyse des signes du temps faite par une écrivaine. En effet, à l'époque, je vivais dans un quartier où les plus vulnérables étaient dans la rue et je me disais qu'il y avait autour de moi, chaque jour, une atmosphère d'apocalypse. D'un côté, je voyais les nantis qui vivaient à l'intérieur de leurs murs plutôt bien, dans des espaces privés, et de l'autre des gens dans la rue, protégés de rien, menacés. Les signes étaient là, sous mes yeux. Je me suis dit que s'il y avait un vrai problème, les riches seraient chez eux, quand même peinarde, et puis les sans-abri seraient sacrifiés. Je crois avoir simplement su lire ce qui était déjà là. Nos systèmes pour accueillir les désastres ont des structures de préservation des castes dominantes. C'est une évidence. Je ne suis pas en fait une grande interprète des signes.

Licia Soares de Souza: Je trouve l'idée d'État mondial significative. Ce n'est pas un État qui s'occupe du bien-être des populations, c'est plutôt un état génocide qui favorise la nécropolitique pour exterminer les pauvres des villes. Vous avez eu un exemple précis pour inspirer cette idée? Remarquons qu'en 2020 certains états qui ont dû faire face à la pandémie ont agi comme celui que vous avez décrit en 2016.

Catherine Mavrikakis: Oui, les états ont des moyens d'action qui datent des grandes épidémies au Moyen-âge : on confine, on déclare le couvre-feu. On fait donc à peine mieux qu'il y a des siècles. Pas beaucoup d'invention de ce côté-là... Je me suis inspirée de la mondialisation tous azimuts, oui, en effet, cette nécropolitique qui tolère la pauvreté, mais qui ne veut l'éradiquer qu'en espérant une extermination... J'avais été très impressionnée, il y a dix ans, en me rendant pour la première fois à Los Angeles de

voir en Amérique du Nord sous les viaducs des autoroutes, des tentes, des abris pour ceux et celles qui n'en ont pas. Je me disais cela va venir à Montréal. Mais ça y est. Je dirais en me moquant : vive le progrès...

Licia Soares de Souza: J'admire le personnage Cate, la voix de la résistance, qui essaiera de miner les bases de l'État génocide. Mais elle sera vaincue. Pourquoi ?

Catherine Mavrikakis: Elle n'a aucune chance de gagner contre la mondialisation, je pense sincèrement qu'on ne peut pas faire grand-chose, pour le moment... Je ne suis pas une optimiste. C'est ma nature. Je pense néanmoins qu'il faut se battre, même si on pense que c'est désespéré et vain. Il le faut, afin de garder l'espoir et pour les générations à venir qui auront besoin de penser que tous les gens avant elles n'étaient pas sans avoir penser à elles. Je voulais aussi montrer par mon pessimisme que la bataille ne peut être simple, elle implique de nombreuses défaites, dont celles des justes, dont celle de Cate.

Licia Soares de Souza: La situation de la langue française dans ce Montréal de 2050 est lamentable. Oscar de Profundis tatoue le poème de Baudelaire dans son dos, un désir de conserver la langue, mais il ne s'implique pas dans la lutte contre la dégradation de la francophonie dans sa ville natale. Ne serait-il pas désirable qu'il s'allie aux combats de Cate et de son groupe?

Catherine Mavrikakis: Oui, Oscar pourrait être du côté des démunis, mais il reste un privilégié qui ne peut penser qu'à la préservation de la culture. Il ne peut songer aux êtres qui pourraient la faire vivre. C'est aussi un homme qui ne s'intéresse pas au présent, seul le passé l'intéresse. Il sait que le progrès social est un leurre à l'heure actuelle, mais il ne veut pas se battre pour changer le monde. Il a assez d'argent pour transformer son petit monde à lui, cela lui suffit.

Licia Soares de Souza: Il y a une leçon de morale à la fin. Le monde capitaliste ne peut pas vivre sans des gens asservis, la valetaille, une partie de la population qui sera produite à nouveau au fur et à mesure que la mondialisation économique avance avec ses nouvelles rapines. Est-ce correct?

Catherine Mavrikakis: Oui, tout à fait, le capitalisme a besoin des pauvres, des gens qui sont exploités, des marges pour exister. Les riches vivent de ce fossé de classes: ils exploitent des êtres, des corps, des groupes. Mais je pense que les « gueux », c'est ainsi que j'appelle les sans-abri dans mon texte, sont aussi une excellente limite à ne pas franchir pour la psyché collective. Les pauvres : voilà ...ils sont là, mais nous ne voulons pas devenir comme eux, donc continuons à respecter les règles de ce système unique puisque nous pourrions, en ne le faisant pas, devenir comme ceux qui nous montrent les frontières du social. Il y a tout un rôle de contre-modèle, de mauvais objet que remplissent les pauvres. Mais nous oublions que nous sommes tous asservis au monde capitaliste. Nous sommes toujours les pauvres de quelqu'un. La classe moyenne est un repoussoir pour la classe privilégiée. Notre système est basé sur le dégoût des plus pauvres que nous et sur l'admiration de ceux et celles qui réussissent. C'est cette fascination pour la richesse, les dictateurs qu'il faut éradiquer.